

## REMARQUES SUR L'EXERCICE DES DÉTACHEMENTS DU CAMP DES INVALIDES EN 1750

par

*Jean-Pierre BOIS*

A la fin de 1749 et pendant l'hiver 1750, trois détachements d'infanterie manoeuvrent aux Invalides: les Gardes françaises, formés pour l'occasion par le fils du comte de Bombelles, le régiment d'Alsace formé à la méthode prussienne par le maréchal de Broglie, et celui de Beauvais conduit par le maréchal de Maillebois. Le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, invite quelques experts, dont Belle-Isle, Contades et le maréchal de Saxe, à donner leur avis.

Ainsi se trouvent réunis des régiments d'élite, illustrés dans la guerre qui vient de s'achever, et des officiers généraux qui ont eux-mêmes fait leurs preuves dans cette guerre. Le jeune Broglie, lieutenant-général en 1748, a fait les campagnes de Bavière, du Rhin et de Flandre; Maillebois, maréchal en 1741, a été placé à la tête de l'armée de Westphalie en 1741 et 1742, puis sans s'être particulièrement illustré dans le secours maladroit qu'il apporte à la retraite de Bohême, est passé en Italie, où il a d'ailleurs subi en 1745-1746 de sérieux revers; il n'est pourtant pas qu'un général malheureux. Maillebois est un homme avisé, qui ne manque pas de vues profondes sur la guerre<sup>1</sup>; quant au jeune Joseph-Henri de Bombelles, lieutenant aux Gardes françaises, il fait exécuter des exercices conçus par son père, le comte Henri-François de Bombelles, lieutenant-général, qui a non seulement l'expérience des campagnes de la Succession d'Autriche, mais celle des campagnes de la Succession d'Espagne, et passe en outre pour un spécialiste du service

---

(1) Maillebois n'a rien publié, mais ses vues sur la guerre sont bien exposées dans Pezay, *Campagnes du maréchal de Maillebois en Italie en 1745 et 1746*, Paris, Impr. du Louvre, 1775, 3 volumes.

des troupes auquel il a consacré un ouvrage dont la seconde édition date de 1746<sup>2</sup>. Les experts désignés sont eux-mêmes réputés hommes de terrain plus que théoriciens. Le maréchal de Belle-Isle, ancien mestre de camp général des dragons, a obtenu le commandement en chef des troupes françaises mises au service de l'électeur de Bavière en 1741, et s'il ne s'est pas signalé par la hauteur de ses conceptions stratégiques, du moins a-t-il administré la preuve de sa valeur lors de la retraite de Prague à la fin de 1742, Contades a combattu en Westphalie sous Maillebois, sur le Rhin dans l'armée de Noailles, en Flandre sous Maurice de Saxe. Quant à celui-ci, maréchal-général en 1747, vainqueur des grandes batailles de la guerre depuis 1745, il est le plus glorieux officier général des armées du Roi; sa popularité a largement dépassé le cadre étroit de la société militaire ou parisienne. Mais si l'on excepte une correspondance abondante au cours des opérations de guerre, il n'est pas connu pour son ouvrage théorique, intitulé *Mes Rêveries*. ce petit traité rédigé à la hâte en 1732, repris en 1740, n'est encore qu'un manuscrit que peu de personnes ont lu, publié plusieurs années après sa mort<sup>3</sup>. Si l'on réunit ces hommes, tous d'action et de terrain, plus que de théorie, c'est que l'on a besoin d'une réponse pratique et rapide à une question précise: l'utilisation du feu dans le combat d'infanterie.

Si l'on en juge par l'intérêt du rapport envoyé par le maréchal de Saxe, ces exercices marquent l'apogée de la réflexion tactique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce rapport que nous nous proposons d'examiner, replacé dans la perspective de son temps et environné d'un certain nombre de remarques générales. Il se présente sous la forme d'un très court manuscrit, daté du 26 février 1750, dont existent plusieurs copies, facilement accessibles<sup>4</sup>. Ce rapport est généralement

(2) Henri-François de Bombelles, *Mémoires sur le service journalier de l'infanterie*, 2 vol. Paris, Veuve F. Muguet et L-D de la Tour, 1719, et *Nouveaux mémoires sur le service journalier de l'infanterie*, 2 vol., Paris, Veuve Delatour, 1746.

(3) *Les Rêveries, ou mémoires sur la Guerre du maréchal de Saxe*, première édition en 1756 à La Haye et Mannheim par les soins de Z. Pazzi de Bonneville, seconde édition en 1757 par l'abbé Pérau à Amsterdam et Leipzig; la même année, une édition portative augmentée de pièces diverses sur l'art de la guerre, par le chevalier de Viols, à Dresde. L'ensemble constitue en quelque sorte l'édition originale. Nous utilisons ici l'édition faite en 1977, Paris, Editions d'Aujourd'hui, en attendant la nouvelle publication des *Rêveries. Mémoires et correspondance militaire, politique et privée*, (par nos soins) Paris, L'Herne, à.p., (1999).

(4) Rapport rédigé sous le titre *Avis de Monsieur le maréchal de Saxe sur l'exercice des détachements du camp des Invalides*, et adressé au comte d'Argenson le 26 février 1750, SHAT, Vincennes, Mémoires et reconnaissances 1704 (101, f<sup>o</sup> 7 et 8). Copie de la lettre, sous le titre *Mémoire sur l'exercice des détachements du camp des Invalides*, en date du 25 mars 1750, B.U. Poitiers, Archives d'Argenson, P 24, Maréchal de Saxe, 1747-1750, f<sup>o</sup> 31. Reproduit dans *Mémoires sur l'infanterie, ou Traité des Légions, composé (suivant l'Exemple des Anciens Romains) par Monsieur le Maréchal Comte de Saxe, ouvrage posthume*. La Haye, Antoine Gibert, 1753), p 96 sqq (ouvrage rédigé par le comte d'Hérouville de Claye), et dans général comte H. de Grimoard, *Lettres et Mémoires du maréchal de Saxe*, Paris, An II, veuve Duchesne, vol. 5, p. 294 sqq.

accompagné d'un autre texte du maréchal, qui reprend de manière théorique la question du feu dans la bataille<sup>5</sup>. Par un fait du sort que leur auteur ne pouvait imaginer, ces quelques pages constituent en même temps les derniers écrits de Maurice de Saxe sur la guerre. Le maréchal-général meurt en effet en novembre 1750, au retour du séjour prolongeant le déplacement effectué à Paris à l'occasion de cet exercice aux Invalides.

***Observations générales: le contexte.***

- Il ne s'agit, en la circonstance, ni exactement d'un exercice au sens classique, celui que les officiers enseignent à leurs soldats dans le cadre routinier de leur formation, ni de manoeuvres en camp, dérivatif apprécié par les soldats qui s'ennuient généralement dans les garnisons, et que l'on avait commencé à pratiquer en France, presque systématiquement, après le camp de Compiègne de 1698 et les grandes manoeuvres de Richemont dans la généralité de Metz en 1727. Les manoeuvres de 1730, sur la Meuse, ont servi à différents régiments à faire l'exercice de la même façon. Au camp près de Compiègne en 1739, des opérations tactiques de grande envergure avaient été simulées en réunissant plusieurs milliers d'hommes: un fort hexagonal, édifié par le Royal Artillerie, devait être défendu jusqu'à sa capitulation, par un détachement d'infanterie opposé au régiment du Roi... Mais la préoccupation la plus importante était d'éviter les accidents: les généraux, quoique persuadés de l'utilité des camps, ne croient pas que l'on puisse y démontrer vraiment la supériorité d'un système sur un autre, les règles étant faussées lorsqu'il faut respecter toutes sortes de conventions qui n'ont pas cours à la guerre.

Les manoeuvres des Invalides en 1750 ne s'apparentent pas à ce genre d'opération, ni aux simples revues que le roi faisait traditionnellement des Gardes françaises et Gardes suisses en mai de chaque année. Après le retour des troupes victorieuses au Pays-Bas, les revues s'étaient adaptées au goût et aux perfectionnements de l'exercice militaire. La revue du régiment de Saxe Volontaires par le roi à Passy, faite pour honorer Maurice de Saxe, avait eu un très grand retentissement, et avait poussé de nombreux officiers à renouveler la mise en scène de leurs propres revues. Mais il faut aller plus loin que cet aspect simplement spectaculaire des évolutions d'un régiment.

Réfléchissant sur les opérations de la guerre qui vient de s'achever, le comte d'Argenson, ministre de la Guerre, a jugé nécessaire d'examiner deux points apparemment de détail dans l'ensemble de la

---

(5) *Mémoire sur l'inconvénient d'essayer le feu de l'ennemi sans lui répondre*, B.U. Poitiers, Archives d'Argenson, *ibid.*, f° 31, et Grimoard, *op. cit.*, *ibid.*, p. 299.

guerre: l'usage du fusil par les soldats, en formation de bataille, et l'emplacement des officiers par rapport aux lignes d'attaques; deux points de détail, donc, qui ne mettent en cause ni les conceptions stratégiques du temps -ou grande tactique-, toujours articulées sur le principe de la guerre frontalière place par place, siège après siège, ni les conceptions tactiques -l'ordonnance des toupes en bataille, toujours la ligne étroite sur quatre rangs, dispositif répété deux à trois cents pas en arrière de la ligne de front. Sur ces principes essentiels, des régiments ont été formés selon différentes manières, et exécutent leurs exercices jusqu'en février 1750 sur la grande esplanade qui s'étend entre l'Hôtel royal des Invalides et la Seine.

- Les officiers généraux ne s'y trompent pas: la question posée est d'une importance absolument majeure. Il s'agit en effet de résoudre la question de la bataille, directement posée par le déroulement des guerres depuis le règne de Louis XIV. En gros, par une adaptation naturelle des ordonnances de combat aux possibilités du feu, les armées se forment depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle en lignes minces, sur un front très étendu, la cavalerie aux ailes du dispositif général. En théorie, lorsque les adversaires se font face, les deux fronts progressent l'un vers l'autre à un rythme assez lent de façon à garder leur alignement, les soldats devant attendre la décharge de l'adversaire avant de lâcher la leur, car tout le monde pense, comme le marquis de Quincy, qu'un "bataillon est d'ordinaire battu quand il a tiré son feu et que celui qui lui est opposé a encore tout le sien". Le corps devait suivre. En réalité, les choses ne se passent plus ainsi, en gros depuis le temps de la Succession d'Espagne, un peu en raison de l'importance des effectifs désormais présents sur le champ de bataille: si sur un point du front la décision pouvait être emportée, il n'en est pas nécessairement de même sur l'ensemble de la ligne, qui risque alors une grande confusion. Les faiblesses de la ligne sont ressenties par nombre d'officiers; à la fin du siècle, Henry Lloyd, cet officier d'origine britannique passé au service des Habsbourg puis de la Russie, résume parfaitement toutes les critiques de son temps dans ses *Mémoires politiques et Militaires*, observant l'insuffisance en profondeur de cette ligne mince, ce qui lui retire sa consistance en attaque comme en défense, la trop grande étendue de son front qui interdit d'en changer l'ordre dans le cours du combat, enfin la lenteur générale de son évolution, "ce qui réduit le projet de bataille à une légère escarmouche<sup>6</sup>. En réalité, pour garder leur ordre général, les lignes ont pris l'habitude de se retrancher, la bataille est devenue figée: les lignes d'infanterie se fusillent réciproquement, sans véritablement chercher à en venir aux mains. Le résultat est meurtrier, et vain. L'on sait que la bataille de Malplaquet à cet égard, offre une illustration tragique de ce blocage tac-

(6) Henry Lloyd, *Mémoires politiques et militaires*, 1801, in Liskenne et Sauvan, *Bibliothèque historique et militaire*, t. V, Paris, 1844.

tique. On en vient à considérer qu'une position défensive est meilleure pour remporter une victoire qu'une formation offensive, ce qui est quelque peu paradoxal. C'est pourtant ainsi que le tsar Pierre a vaincu Charles XII à Poltava, et finalement que Maurice de Saxe a vaincu le duc de Cumberland à Fontenoy. Or, les batailles de la Guerre de Succession d'Autriche ont posé problème. A Dettingen en 1743, les Français ont pu voir que si les lignes paniquent, la bataille est perdue. A Raucoux en 1746 en revanche, une manoeuvre tactique offensive a montré ses possibilités; la victoire de Laufeld a été extrêmement coûteuse; au même moment, contre les troupes autrichiennes, le roi de Prusse a remporté des victoires que l'on n'attendait pas.

- Cette situation n'a pas laissé indifférents les théoriciens de la guerre. On connaît mal les écrits de Feuquières, publiés d'ailleurs en 1734 seulement<sup>7</sup>. Acteur et témoin des opérations de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, écarté après la mort du maréchal de Luxembourg en 1695, Feuquières, qui n'écrit d'ailleurs qu'à l'intention de son fils et lui rapporte avec minutie les circonstances des trente-trois combats qu'il a livrés entre 1672 et 1709, ressent un malaise et plaide en faveur de l'offensive et de l'action décisive, nécessairement offensive. Il affirme le premier qu'il ne convient pas d'attendre l'ennemi en se postant derrière des retranchements. Folard<sup>8</sup>, acteur et témoin des opérations de la Guerre de Succession d'Espagne, relève le propos, et, dans ses *Nouvelles Découvertes sur la Guerre dans une dissertation sur Polybe*, plaide à son tour avec véhémence pour une tactique très offensive, dont il recherche les solutions pratiques. Folard récuse l'équilibre admis entre les différentes armes du champ de bataille, cantonne la cavalerie dans un rôle subalterne, donne la priorité

à une infanterie vouée à la recherche immédiate du choc, cet engagement vigoureux à l'arme blanche qui conduit rapidement à la conclusion d'une affaire. La publication des *Nouvelles Découvertes* a stimulé la réflexion critique des officiers, comme en témoignent de nombreux mémoires manuscrits conservés au Dépôt de la Guerre. La condamnation la plus radicale et la plus autorisée est celle de Maurice de Saxe, dont l'inspiration, plus que sur l'exemple des Anciens, se fonde sur l'analyse des batailles effectivement livrées par les généraux de son temps, Turenne, Montecuccoli, Luxembourg, d'après les récits connus de leurs combats, Villars, Marlborough, le prince Eugène, Charles XII ou Pierre le Grand, d'après sa propre expérience, que n'a jamais infir-

(7) A. Mannassès du Pas, marquis de Feuquières, *Mémoires sur la Guerre où l'on a rassemblé les maximes les plus nécessaires dans les opérations de l'art militaire*, Amsterdam, F. Chauvion, 1731. Voir L. Davigo, *L'écriture militaire sur la Guerre au temps de Louis XIV. Le marquis de Feuquières*, Université de Nantes, mémoire de maîtrise, ms., 1994.

(8) Voir J. Chagniot, *Le chevalier de Folard. La stratégie de l'incertitude*, Paris, éditions du Rocher, 1997.

mée le déroulement de la Guerre de Succession d'Autriche. Son diagnostic indique à quel point une réflexion sur le feu devient prioritaire: "Si la dernière guerre avait duré encore quelque temps, l'on se serait battu indubitablement de part et d'autre à l'autre à l'arme blanche, parce que l'on commençait à connaître l'abus de la tirerie, qui fait plus de bruit que de mal, et qui fait toujours battre ceux qui s'en servent. Or, si l'on ne tirait plus, je crois que l'on changerait bien vite la méthode de se mettre à quatre de hauteur sur un grand front et les armées que l'on a à présent: car à quoi servirait ce front lent et pesant à s'émouvoir contre des gens qui marcheraient avec plus de célérité et qui se retourneraient avec plus d'aisance"<sup>9</sup>.

Après 1748, il y a urgence. Les *Rêveries* n'ayant pas été publiées, Folard passant pour un expert capable mais fantasque, les publications qui occupent alors l'espace de la réflexion militaire manquent d'inspiration offensive et de profondeur, à moins que leur objectif soit différent. Bélidor, par exemple, réfléchit sur l'artillerie, dont le bon usage peut effectivement transformer la guerre, mais qui se place sur un autre plan que la tactique du combat d'infanterie. Publiées en 1724 mais traduites en français seulement en 1738, les *Réflexions militaires* de Puerto de Santa-Cruz, l'un des familiers de Folard, les écrits de Guillaume Leblond, qui est le premier auteur militaire de l'*Encyclopédie*<sup>10</sup>, et surtout *L'Art militaire par principes et par règles* du maréchal de Puysegur<sup>11</sup>, énorme ouvrage posthume, publié en 1748, sont en réalité des monuments de routine réduisant la guerre à un art déductif et systématique.

### ***Observations sur les exercices du camp des Invalides.***

La première remarque, surprenante sans doute, est que les observations ne décrivent pas les exercices qu'ils ont vus. Ils se contentent d'exprimer des impressions, et de faire des observations techniques.

#### La discipline.

A cet égard, les observations de Maurice de Saxe offrent, en apparence, la particularité d'être d'abord dominées par un souci esthétique: les exercices "ont de la grâce" (Bombelles), "me plaisent infiniment" (Maillebois): ces notations ne sont pas superficielles. Ce qui fait la beauté d'un exercice militaire, c'est l'unité du mouvement d'ensemble,

(9) Maurice de Saxe, *Mes Rêveries...*, éd. de Viols, Dresde, 1757, aux dépens de l'éditeur, p. 51.

(10) F. Chauviré, *Guillaume Leblond et l'Art de la guerre*, Université de Nantes, mémoire de maîtrise, ms., 1995. Voir du même, "Guillaume Leblond, Encyclopédiste de la guerre", *Enquêtes et Documents*, n° 25, 1998, p. 135-48.

(11) J. Chastenet de Puysegur, *L'Art de la Guerre par principes et par règles*, Paris, C-A. Jombert, 1748.

donc à la fois la maîtrise individuelle qu'en possède chacun des participants, et la maîtrise collective qu'en a le régiment qui l'exerce. Donc, c'est une question d'entraînement, et surtout de discipline. De là, l'importance de l'observation de Maurice de Saxe qui indique que les Gardes françaises (Bombelles) font une copie de l'exercice prussien -le modèle par excellence, dont on connaît la discipline mécanique, indifférente au feu et insensible à la panique, fruit d'un entraînement à la fois sévère et patient; Maurice de Saxe a déjà écrit dans les *Réveries* que la discipline "est l'âme de tout le genre militaire". Il se montre ici convaincu que la réussite dans la bataille tient à l'apprentissage des mouvements -ce qui, dans sa propre expérience, relève d'ailleurs plus de l'exemple suédois que de l'exemple prussien.

La discipline correspond-elle au fameux "génie de la nation" ? On sait qu'en France, celui-ci est plutôt compris comme une disposition naturelle qu'il est impossible de modeler. Les Français ne sont-ils pas réputés compter trop sur leur courage naturel, leur impétuosité ? Si celle-ci convient effectivement à un certain nombre d'opérations militaires, aussi bien celles qui s'apparentent à la "petite guerre" ou aux "insultes" qu'à une attaque impétueuse telle la prise d'assaut de Prague en novembre 1741, opération typiquement française<sup>12</sup>, il n'en reste pas moins qu'ils sont susceptibles de perdre pied lors de batailles en ligne. On l'a vu lors de batailles récentes (Dettingen, mais aussi Malplaquet en 1709), et en vérité, quel que soit le dispositif général, les combattants doivent faire preuve de discipline s'ils veulent l'emporter<sup>13</sup>. Convient-il alors d'adapter la tactique aux particularités du tempérament français ?

#### L'arme à feu et son usage.

Observer les armes n'est pas non plus indifférent. Le débat est toujours d'actualité entre le fer et le feu, et si nul ne peut imaginer que l'on renonce aux armes à feu, l'insistance avec laquelle le modèle de la guerre antique s'impose dans les lectures et dans la réflexion militaire montre que l'on reste convaincu que le fer reste finalement déterminant.

Les régiments portent ici le fusil, expérimentent les manières de le charger et rivalisent de promptitude dans le maniement de l'arme au moment de son emploi. Maurice de Saxe a sur le fusil des idées très arrêtées. Rappelons que l'infanterie française est alors équipée du fusil Vauban, modèle rectifié en 1717, en usage jusqu'en 1754. C'est une arme relativement longue (équivalence, 1 m. 57), d'un poids modéré (équivalence, 4 k. 750), l'extrémité du canon dégagée du fût pour permettre de la loger dans la douille de la baïonnette. On utilisait des cartouches qui contenaient à la fois la poudre d'amorçage, la poudre pro-

---

(12) Récit de Maurice de Saxe, lettre du 28 novembre 1741 au chevalier de Folard, SHAT, A1 2706 (4).

(13) Voir J. Chagniot, *op. cit.*, p. 150.

pulsive, et la balle. Le papier de la cartouche, déchiré avec les dents, faisait office de bourre. La baguette de bois utilisée pour enfoncer et tasser la charge venait, en 1746, d'être remplacée par une baguette de fer, depuis longtemps en usage dans l'armée prussienne. Charger l'arme restait une opération relativement longue. Maurice, dans les *Rêveries*, souhaite que ses soldats soient équipés de fusils avec un "dé à secret"; le dé est une petite pièce métallique dont on se sert pour remplir les cartouches, le modèle imaginé par Maurice de Saxe doit présenter des avantages: "(les fusils) tirent plus loin, se chargent plus vite, le coup en est plus net et violent (...) Les soldats ne sont pas sujets à y mettre la cartouche sans l'ouvrir, ils ne sauraient charger deux coups l'un sur l'autre (...) Je veux donc que les fusils de mes soldats aient un gros calibre avec un dé au fond"<sup>14</sup>. Curieusement, il se contente d'observer ici que Maillibois a une méthode de faire amorcer les armes qui sera, dit-il, vite imitée par les Prussiens, parce qu'elle évite un mouvement embarrassant lorsque l'on a la bayonnette au bout du fusil. S'agit-il d'un amorçage par capsule, ou système à percussion ? Il ne peut s'agir du chargement par la culasse, beaucoup plus rapide que par la bouche et qui peut s'effectuer en position couchée; il n'a été expérimenté qu'après les guerres napoléoniennes, semble-t-il. Autre point, Maurice de Saxe préfère le fusil long (celui de l'infanterie française) au fusil court (celui de l'infanterie prussienne ou anglaise) parce qu'il permet de faire tirer tous les rangs de la ligne, ce qui autorise un feu sinon plus dense, du moins continu.

C'est, plus exactement, sur la question du moment où l'on doit tirer, que Maurice de Saxe, avec une grande obstination dans l'idée, paraît net: "toute troupe qui a tiré en présence de l'ennemi est une troupe défaite, si celle qui lui est opposée conserve son feu". C'est une leçon de Fontenoy. De là, l'observation sur le port de l'arme: sur l'épaule, ce qui rend plus difficile au moins le tir instinctif, alors que si l'arme est portée sur le bras gauche, ou présentée à l'ennemi quand le soldat avance (ce qui est la méthode prussienne, la crosse à la hanche), le soldat tire évidemment plus spontanément, sauf si une grande discipline et un grand entraînement peuvent l'en empêcher. Dans les *Rêveries*, Maurice de Saxe sur cette question renvoie à l'exemple du régiment de Greder -devenu Saxe Infanterie en 1720, lorsque le comte l'achète au comte de Sparre: "Feu monsieur de Greder (...) avait toujours pour méthode de faire porter le mousquet sur l'épaule dans les affaires; et pour être encore plus maître du feu, il ne faisait point compasser les mèches, marchait ainsi aux ennemis, et dans l'instant qu'ils commençaient à tirer, il se jetait devant des drapeaux, l'épée à la main"<sup>15</sup>... De là aussi l'important-

(14) *Mes Rêveries*, op. cit., éd. 1977, p. 65.

(15) *Ibid.*, p. 25.



ce de la question des officiers. Où doivent-ils se placer, et doivent-ils être armés ? Les batailles étaient meurtrières pour les officiers, beaucoup plus que ne le dit l'histoire générale. Marchant généralement en avant des lignes, lieutenants et capitaines étaient les premières cibles, et recevaient en même temps le feu de leurs propres hommes, souvent imprécis. Sans renvoyer aux exercices qui lui ont été présentés, Maurice de Saxe théorise un peu, et se prononce pour des officiers simplement munis d'un espadon, "car, ne pouvant tirer, ils en empêchent les soldats", et qui marchent à côté des soldats, seul moyen pour eux de distinguer les bataillons, voire les sections. Il ne faut pas oublier que le commandement, en bataille, se fait toujours à la voix, et sur l'exemple des officiers.

Mais curieusement, l'observation dérive sur un thème parallèle, très cher à l'opinion d'ailleurs. Contades, observant les exercices, réagit en invoquant le caractère national: "Je voudrais ne faire tirer l'infanterie que quand il ne sera pas possible d'arriver à l'ennemi la baïonnette au bout du fusil, qui est la façon de combattre propre aux Français". Il préconise donc la mêlée à l'arme blanche, en quoi il s'accorde finalement assez bien avec Folard, partisan lui aussi de cette solution bien française. Maurice de Saxe est plus circonspect. S'il convient que l'infanterie française est "plus valeureuse que toutes celles d'Europe" -obsession de la pensée militaire du XVIIIe siècle, mais qui s'est largement conservée au XIXe siècle...-, il ne la croit pas capable de soutenir une charge sur sa seule impétuosité: il lui manquera l'exercice et la discipline.

A cet égard, le mémoire joint à la lettre d'observations de Maurice de Saxe est fort intéressant, corrige ses observations générales sur les manoeuvres de 1750, et rend compte non seulement de la complexité du débat, mais en même temps des points réels de divergence entre la pensée de Folard (ou ici, de feu Greder, ou de Contades) et la pensée du comte de Saxe: "On dit que le principe sur lequel on se fonde est que, l'ennemi ayant jeté son feu, en est dépourvu; qu'alors ce qui reste de Français, n'ayant plus de feu à essayer, va, comme une troupe de Césars, terrasser à coup de bayonnettes tout ce qui s'oppose à sa noble fureur. Comment cette idée a-t-elle pu passer pour un principe et s'accréditer assez pour avoir tant de partisans ? Je vais tâcher de la combattre par des raisons qui m'ont paru convaincantes". Ces raisons, Maurice les a sans doute comprises lors de ses entretiens de 1749 avec Frédéric II, au château de Sans-Souci. Elle sont ici présentées sous une forme quasiment arithmétique: lorsque deux lignes équivalentes en nombre se présentent l'une à l'autre, la première qui tire tue quelques adversaires; ceux-ci, en riposte auront donc moins de feu, puisqu'ils seront moins nombreux à tirer : "Axiome: plus de morts, moins d'ennemis. Conséquence: donner la mort et l'éviter". Cette approche du combat d'infanterie ne répond plus à l'opinion précédente. Maurice a-t-il

alors compris que le feu peut effectivement être redoutable, lorsqu'on tire "à la prussienne" -en avançant, sans viser, mais fréquemment et rapidement: "Sa majesté prussienne connaît par expérience cette vérité: ses troupes tirent à temps fixé, beaucoup plus de coups qu'aucunes troupes du monde, d'où il résulte que le Prince a pu gagner des batailles avec un nombre inférieur, ce qui est effectivement arrivé" (en Silésie, contre les troupes autrichiennes). A quoi tiennent alors les victoires françaises ? La bravoure et l'agilité, l'air menaçant et furieux, le point d'honneur du soldat au moment de l'engagement corps à corps, capable de glacer de terreur un adversaire dont les troupes ont-ils naturellement une certaine pesanteur ? "Le prix du sang qu'il nous en coûte paie trop cher ces lauriers couverts d'un si grand deuil !". Au reste, contre ce principe de victoires, on peut aisément opposer la liste de nos défaites, observe le comte...

#### Affaires de plaine, affaires de postes.

De là un constat désabusé, que Joly de Maizeroy reproduira plusieurs années après la mort du maréchal-général: une fois pour toutes, les Français sont sûrs de l'emporter dans les affrontements circonscrits, "ou affaires de poste", qu'ils y soient en position défensive ou offensive, mais risquent de succomber dans les batailles rangées. De là ensuite, un développement très particulier des observations faites sur les exercices des Invalides, une sorte d'énumération pédagogique de victoires et défaites, classées en "affaires de plaine" ou "affaires de postes". Ainsi par exemple, Ramillies, le désastre du 23 mai 1706, dans la plaine de la Hesbaye, au nord de la Méhaigne. Villeroy n'avait pourtant pas l'infériorité du nombre devant Marlborough, mais celui-ci a su profiter de l'immobilisation de la ligne française; à l'inverse, à Denain, le 24 juillet 1712, après une formidable manoeuvre qui trompe le prince Eugène retenu à Landrecies, les troupes de Villars et de Broglie, qui ont pourtant avancé sous le feu de peloton de l'infanterie, enlèvent à la bayonnette les retranchements de l'adversaire. A Fontenoy, le 11 mai 1745, ce qui était en plaine plia (la ligne des Gardes françaises, disposée entre le village de Fontenoy et le bois de Barry), et ce qui était posté tint bon (le village de Fontenoy, le village d'Antoing, et les petits fortins construits entre ces deux villages)... De là enfin, les choix tactiques qui s'imposent au général lorsqu'il élabore ses plans de campagne, ainsi la priorité donnée aux opérations de petite guerre -embuscades, reconnaissances, fourrages, coups de mains- dans la campagne de 1746 en Brabant, si admirablement conduite qu'elle donne la province au comte de Saxe sans qu'il ait eu à livrer bataille à d'autres troupes que des corps fractionnés, la victoire de Raucoux n'étant qu'une opportunité bien saisie, les troupes du prince Charles s'étant enfermées sur de très mauvaises positions. Mais c'est en même temps convenir que les Français seront toujours déclassés dans l'ordre mince, qui devient pourtant indis-

pensable dans le système de guerre moderne, car il faut bien produire le plus de feu possible, et éviter de se faire déborder par les ailes...

### *Limites de la réflexion tactique et stratégique française.*

Les manoeuvres de 1750, centrées autour de la question du feu en ligne, apportent-elles une réponse, et permettent de débloquer la bataille ? Leur intérêt majeur réside sans doute en ce qu'elles n'ont pas été. Les rapports des experts, qui ne portent finalement que sur l'exercice de l'infanterie, ce qui est leur objet direct, montrent les limites de la réflexion française à ce moment précis où l'art de la guerre se transforme en profondeur.

- il n'est pas ici question du rôle de l'artillerie dans la bataille. C'est un problème pourtant devenu l'une des clefs de la bataille future; mais l'artillerie, sauf manoeuvres particulières, ainsi à Fontenoy, n'a pas encore joué le rôle qu'avait espéré lui assigner Gustave-Adolphe. La réflexion sur cette arme n'est qu'en gestation, et se limite encore au milieu du siècle à une approche plus technique que tactique. Les écoles d'artillerie créées en 1720 distribuent des cours de mathématique, balistique et architecture militaire<sup>16</sup>. Forest de Bélidor, qui a formé des élèves officiers pendant vingt ans à l'école de La Fère, professe les mathématiques, et la pensée logique qui en découle, ainsi que les vertus de l'expérience<sup>17</sup>. Selon la belle expression d'Arnaud Rouvier, il met la science au service de la guerre, mais elle reste une science: Bélidor teste les tables de tir et fait des expériences sur la longueur des canons. Son *Mémoire* sur ce sujet, publié en 1764 mais rédigé dès 1723, tout comme les tirs qu'il a pu faire en présence de Vallière en 1731, rapportés dans le *Bombardier français*<sup>18</sup>, démontrent suffisamment que l'arme n'est pas véritablement intégrée dans la réflexion concernant la bataille elle-même. Au reste, cette approche exclusivement technique n'est pas une particularité. Puysegur, comme le chevalier de Folard, négligent l'artillerie, Maurice de Saxe lui-même ne la prend pas assez en compte. Chaque ouvrage publié depuis un demi-siècle se présente comme un aperçu de l'état de l'artillerie à la date de la publication. Les *Mémoires d'artillerie* de Surirey de Saint-Rémy<sup>19</sup>, comme l'*Artillerie raisonnée* de Guillaume Leblond<sup>20</sup>, sont significatifs de l'absence de réflexion tac-

---

(16) Créées à La Fère, Metz, Strasbourg, Grenoble, Perpignan (puis Besançon en 1729).

(17) A. Rouvier, "Bernard Forest de Bélidor. La science au service de la guerre", *Enquêtes et Documents*, n° 25, p. 119-133, Université de Nantes, 1998.

(18) Bélidor, *Le Bombardier français*, Paris, C. Jombert, 1731

(19) D Surirey de Saint-Rémy, *Mémoires d'artillerie*, Paris, Rigaud, 1697.

(20) G. Leblond, *L'Artillerie raisonnée*, titre de l'édition de 1761 du *Traité de l'Artillerie*, premier volume des *Eléments de la Guerre de Siège*, Paris, C-A. Jombert, 1743.

tique sur l'artillerie<sup>21</sup>. Le handicap majeur s'opposant à une plus large utilisation de l'artillerie est le poids des pièces. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Gustave-Adolphe avait introduit les célèbres pièces de 4 dites à la suédoise, mais n'avait pas résolu le dilemme: en contrepartie de leur mobilité, ces pièces manquaient de puissance. Il en est de même des amusettes inventées -mais jamais mises en pratique sur un champ de bataille- par Maurice de Saxe, pièces légères qui bénéficient d'une extrême mobilité, étant transportables par deux hommes, mais qui ne sont que des sortes de gros fusils de remparts. Aussi longtemps que cette question ne sera pas résolue, l'artillerie reste en dehors de la réflexion tactique et se cantonne dans le rôle d'arme de siège. Pourtant, c'est bien l'un des outils majeurs du déblocage tactique de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

- il n'est pas non plus question du rôle de la cavalerie. C'est un petit paradoxe, parce que la cavalerie, dans la "révolution militaire" des Temps modernes que les historiens s'attachent désormais à cerner tant dans son essence que dans le temps et l'espace, comprend aussi un volet équestre. La réflexion sur l'ensemble des transformations de la cavalerie -structure même, équipement, recrutement, organisation, rôle tactique dans la bataille- fait partie des *Rêveries* de Maurice de Saxe, mais n'a pas été proposée à la sagacité des théoriciens de la guerre en 1750<sup>22</sup>. On n'en est sans doute plus au temps où la cavalerie était l'arme absolue du champ de bataille par sa puissance de choc. La vieille cavalerie lourde des reîtres, dont la particularité réside surtout dans l'emploi presque exclusif des pistolets à rouet dans la caracole, s'est révélée si inefficace devant l'infanterie, qu'elle a été renvoyée aux ailes du dispositif militaire, laissant l'infanterie maîtresse de la décision. Pourtant, Gustave-Adolphe avait élaboré une nouvelle forme de charge au galop -alors que la caracole s'effectuait au trot- et à l'arme blanche, et en privilégiant la rapidité, la surprise et le choc; préparée et soutenue par le feu de l'artillerie et des combattants à pied, la nouvelle cavalerie lourde pouvait trouver ici sa nouvelle méthode de combat. Mais du fait que le cheval refuse l'obstacle et ne peut donc enfoncer les rangs d'une infanterie qui conserve sa cohésion, la cavalerie, même en devenant l'arme de la manoeuvre combinée au choc, ne joue vraiment son rôle que dans un certain nombre de situations tactiques particulières -attaque de l'infanterie avant que celle-ci n'ait pu se déployer par exemple.

La réflexion sur la cavalerie s'était alors développée plutôt dans le domaine de la cavalerie légère, à la fois une cavalerie lourde allégée -ou légère encore lourde-, celle des dragons qui peuvent démon-

---

(21) F. Chauviré, "Guillaume Leblond, Encyclopédiste de a Guerre", *Enquêtes et Document, op. cit.*, p; 135-147

(22) Sur cette question majeure, voir L. Henninger, "Une Conséquence de la Guerre de Trente Ans en Europe centrale et balkanique: le renouveau de la cavalerie dans les armées occidentales", à.p., *Cahiers du C.E.H.D.*, 1998.

ter, si les circonstances l'exigent, et cavalerie des hussards, pandours, uhlands, tous montés d'après l'exemple des troupes légères orientales, précisément celles qui avaient la faveur de Maurice de Saxe, et dont son régiment des Volontaires de Saxe donnait un exemple réputé. Attachées à des opérations de harcèlement, surprises, et reconnaissances, ces troupes légères avaient joué un rôle considérable dans les opérations de la guerre de Succession d'Autriche, sans pour autant être une arme du champ de bataille<sup>23</sup>. Seul, le jeune comte Turpin de Crissé avait alors intégré la cavalerie légère dans une réflexion tactique sur la bataille. Ancien officier du régiment de Berchény, lui même en 1747 colonel de l'ancien régiment de hussards hongrois d'Esterhazy, devenu régiment de David, Turpin rédige très tôt un mémoire intitulé "Observations sur le service des hussards et des troupes légères"<sup>24</sup>, en partie intégré dans la première édition de son *Essai sur l'Art de la Guerre*<sup>25</sup> paru en 1754. Il y consacre un chapitre au rôle de la cavalerie légère<sup>26</sup>, qui peut être une sorte de réserve de la cavalerie lourde, une troupe disposée à l'écart du champ de bataille pour couper la retraite à l'ennemi, être directement opposés aux hussards de l'adversaire, enfin achever la charge de la cavalerie lourde dans la poursuite et l'extermination de l'ennemi en déroute. Paradoxalement, ces possibilités d'emploi d'une troupe montée légère n'utilisent guère leurs vertus particulières, sauf la rapidité. L'intérêt de la réflexion de Turpin est plutôt précisément de rechercher la solution de la bataille dans une autre arme que l'infanterie.

- Mais en réalité, la limite la plus évidente des manoeuvres de 1750 réside, plutôt que dans leur limite à l'arme de l'infanterie, dans la conception même de la manoeuvre expérimentée. Il s'agit de voir comment dans une manoeuvre très classique, l'arme peut tirer les meilleur profit de son feu -et accessoirement, conserver ses officiers. C'est une réflexion très étroite, qui suppose acquises de manière immuable les positions traditionnelles du champ de bataille. Choc ou feu, offensive ou défensive, la question revient quelle que soit la réponse qu'on lui donne, à se demander comment la ligne mince peut vaincre la ligne mince, une fois le combat engagé entre deux lignes de même ordonnance.

Or, une autre question est déjà posée en réalité, par celui-même dont l'armée disciplinée et victorieuse impressionne et fait réfléchir l'Europe, celle de l'ordonnance générale de l'armée en bataille, et de l'utilisation ou du mouvement de ses différents corps dans la bataille.

---

(23) S. Picaud, "Les hussards de Beausobre et la petite guerre", *Enquêtes et Documents*, *op. cit.*, p. 167-184.

(24) Bibliothèque de l'Arsenal, Paris, Ms. 4077.

(25) F Turpin de Crissé, *Essai sur l'Art de la Guerre*, Paris, 1754, 3 vol.

(26) F. Toth, "Eloge des hussards hongrois en France. Un manuscrit inédit du comte Turpin de Crissé", *Enquêtes et Documents*, *op. cit.*, p. 149-165.

Alors même que l'ordre mince -ou chez Folard les colonnes- reste la règle de la réflexion tactique, et que Maurice de Saxe, dans ses *Rêveries*, à l'exception du chapitre original qu'il consacre à la guerre en Pologne, n'échappe pas à la règle, Frédéric II est en train d'imaginer l'ordre oblique -*Schrägengriff*. Ou plutôt, de ressusciter un ordre de bataille déjà employé dans certaines batailles de l'Antiquité -Leuctres, la reine des batailles, la victoire d'Epaminondas de Thèbes, et certaines des batailles livrées par Alexandre contre les Perses<sup>27</sup>. Mais au Moyen-Age, l'ordre oblique a disparu. Il n'est réductible ni à une attaque de flanc, ni à un dispositif en échelons décalés tel que le pratiquaient les Suisses à la fin du Moyen-Age et au début des Temps Modernes. L'ordre oblique vise à concentrer une partie de ses forces sur un point de la ligne adverse, et à dérober le reste de son dispositif à l'action immédiate de l'adversaire<sup>28</sup>. Exercer une action en un point, et créer un vide ailleurs, mais un vide que l'ennemi ne peut combler sans risque. L'ordre oblique propose une solution au blocage tactique inhérent à l'emploi de l'ordre linéaire mince dont le but était à la fois d'exploiter au maximum la puissance de feu, et d'éviter un débordement par les ailes, mais qui avait pour conséquence cette immobilité fatale. Alors que Folard, pour lever le blocage, préconisait un retour à l'offensive, une réhabilitation du choc par rapport au feu grâce à des colonnes mobiles capables de percer la ligne adverse, et que les manoeuvres de 1750 se penchent sur la puissance de feu nécessaire au percement de la ligne, Frédéric II recherche la solution dans la manoeuvre, et non dans l'élan et le choc. C'est autant le fruit de ses lectures que des études théoriques et pratiques qu'il a pu mener depuis l'achèvement de ses deux guerres de Silésie, après 1745, au cours desquelles l'armée n'avait pas encore reçu la formation et l'entraînement nécessaires au plein emploi de cette tactique. En 1750, il a déjà expérimenté plus de huit formes différentes d'attaques en avant, et il peut formaliser la manoeuvre du déploiement oblique dans les instructions du 19 août 1751<sup>29</sup>. Dans les Instructions militaires qu'il adresse à ses généraux, Frédéric II définit son ordre de bataille: "On refuse une aile à l'ennemi, et on renforce celle qui doit faire l'attaque. par là, vous portez toutes vos forces sur l'aile de l'ennemi que vous voulez prendre en flanc"<sup>30</sup>... Il n'y a là rien qui rappelle les manoeuvres que lesquelles se penchent encore les officiers français en 1750. Le seul caracté-

(27) T. Widemann, Leuctres et Cannes, deux paradigmes de batailles. *Cahiers du CEHD*, à p., 1998.

(28) *Ibid*, "Votre droite composée de tout ce que vous avez de meilleur (...) tandis que votre gauche, tranquille et sans danger, tiendra la droite ennemie en échec" (Végèce).

(29) B. Asprey, *Frédéric le Grand*, Paris, Hachette, 1989, p. 347 sqq.

(30) Frédéric de Prusse, "Instructions militaires à ses généraux", article XVI, in Liskenne et Sauvan, *Bibliothèque historique et militaire*, Paris, 1854, vol. V, . C'est exactement la manoeuvre de Leuthen, bien sûr. Voir J-P. Bois, *Les guerres en Europe, 1494-1792*, Paris, Belin, 1993, p. 272.

rière “prussien” commun aux deux opérations est dans la discipline que requiert le mouvement d’ensemble des troupes...

\*

Apogée de la réflexion militaire française sur l’ordre mince, les manoeuvres de 1750 aux Invalides marquent en même temps ses limites. Il est d’ailleurs assez significatif que n’en soit sortie, en définitive, aucune innovation majeure. Etant donnée la diversité des opinions exprimées, l’instruction de 1754 n’est qu’un compromis finalement routinier. Il est vrai que Maurice de Saxe est mort en novembre 1750, et le vieux chevalier de Folard, très affecté, trop fatigué pour accepter une dernière invitation de Frédéric II, en mars 1752. Qui reste-t-il en France pour réfléchir sur les ordres de bataille ? Guibert est encore un enfant, Gribeauval n’a pas encore renouvelé la pensée technique de Béliidor. Frédéric II peut se lancer avec confiance dans les campagnes de la guerre de Sept Ans: Rossbach, et surtout Leuthen, victoire remportée contre les troupes autrichiennes de Daun et du prince Charles le 5 décembre 1757, administrent la démonstration de la supériorité de la réflexion tactique du roi de Prusse.

Mais est-ce vraiment de tacticiens, que la France a manqué ? C’est plutôt de stratèges. Une des caractéristiques les plus nettes de la pensée française, parfaitement éclairée par ces manoeuvres du milieu du siècle, au moment de l’apogée militaire de l’histoire séculaire de la monarchie, au moment où, par ses victoires et sa grandeur, Louis XV peut être arbitre de l’Europe, c’est qu’elle est aux mains de tacticiens, qui, s’ils sont capables de concevoir la bataille, ne conçoivent pas la guerre. Est-ce un mal français ? Maurice le Saxon, authentique stratège dans la campagne de 1744 et dans celle de 1746, semble au moins être le seul à en avoir conscience.

\*

\* \*

## DÉBAT

*André Corvisier* : Les exposés de Jean Chagniot et de Jean-Pierre Bois se complètent, l’un plus technique, l’autre plus de réflexion. Ces camps de manoeuvre ont pour objectif la bataille, mais aussi la non bataille, essayer d’obtenir des résultats sans manoeuvres meurtrières; c’est cette non bataille à laquelle tendent les stratèges.

*Jean Chagniot* : Que pensait Contades? Quelles furent ses observations après les manoeuvres de 1750?

*Jean-Pierre Bois* : Contades a fait des observations très précises sur les officiers, il défend la vie des officiers. Il se méfie du fusil, avec lequel les soldats risquent de tuer leurs officiers; c'est d'ailleurs un argument médiocre. Pour le reste, c'est du Folard<sup>31</sup> mal compris. Il privilégie l'assaut à l'arme blanche.

*Jean Chagniot* : Normalement il y avait trois juges. J'ai vu les appréciations de Contades, celles de Maurice de Saxe<sup>32</sup>, mais celles de Belle-Isle je ne les ai pas trouvées.

*Jean-Pierre Bois* : Je ne les ai pas trouvées non plus. Voici une phrase de Contades: "Je voudrais ne faire tirer l'infanterie que quand il ne sera pas possible d'arriver à l'ennemi la baïonnette au canon, qui est la façon de combattre propre aux Français". Il privilégie donc le combat à l'arme blanche, la méthode française, c'est le mythe du tempérament national, de la "fureur française". Maurice de Saxe n'en veut plus, il a compris que c'était la boucherie .

*Hélène Himelfarb* : Dans la bibliothèque de Saint-Simon, vendue après son décès, en 1755, on trouve Folard et Feuquières. Il parle à plusieurs reprises, vers 1740-1750, de Feuquières, se plaint de son dénigrement mais lui reconnaît beaucoup d'esprit.

Dans la correspondance entre Maurice de Saxe et Montesquieu, on évoque l'estimation, plus ou moins chiffrée de l'envergure, du rythme et de la durée du pas de la légion romaine.

*Jean-Pierre Bois* : Beaucoup se préoccupent en effet de cette marche à 76 pas, comme si c'était très utile. Certes il est utile de savoir bien marcher mais les conceptions stratégiques semblent plus importantes. Quant à Feuquières il a eu trop peu de lecteurs, d'ailleurs il laissa son oeuvre à l'état de manuscrit, à l'usage de son fils. Son livre peut apparaître détestable, sauf Luxembourg il dénigre tout le monde, même Louis XIV! Cependant si Feuquières avait exercé un commandement, - mais sa carrière s'acheva à la mort de Luxembourg-, il aurait pu être sans doute un grand général, avec des conceptions nouvelles.

*Hélène Himelfarb* : Saint-Simon a donc eu raison de reconnaître la valeur de Feuquières. Le dénigrement ne devait d'ailleurs pas trop le gêner.

*Jean-Pierre Bois* : Saint-Simon ne se contentait pas de dénigrer, il savait aussi juger les hommes.

*colonel Dichard* : Quelle était la distance entre les hommes avançant en ligne? Quel était le temps nécessaire pour recharger les fusils?

*Jean-Pierre Bois* : Vers 1750, on tire à peu près un coup à la minute. La place tenue par un homme en ligne représente à peu près un m<sup>2</sup>, puisque la distance séparant deux hommes est de trois pieds, soit environ 90 cm. La ligne est dense, avec quatre rangs devant soi, à moins que la balle passe au-dessus on touchera quelqu'un, sans forcément le tuer.

*Jean Chagniot* : On peut défendre les stratèges français du XVIIIe siècle. N'oublions pas que nos généraux faisaient la guerre pour le compte d'alliés: le duc de Savoie, le roi d'Espagne, l'impératrice-reine de Hongrie; ils ne faisaient pas ce qu'ils voulaient. Ainsi Villars, en 1733-1734 doit céder au duc de Savoie, et au lieu de défendre la ligne de l'Adige, émettre ses forces dans de multiples places. En 1757-1762, qu'allait-on faire en Hesse! sinon travailler pour le compte de la reine de Hongrie! Le renversement

---

(31) CHAGNIOT (Jean) *Le chevalier de Folard : la stratégie de l'incertitude*, éd. du Rocher, Paris, 1993.

(32) BOIS (Jean-Pierre) *Maurice de Saxe*, Paris, 1993.



des alliances fut une négation de toute la politique française, surtout à partir du moment où il ne fut pas expliqué; ce fut l'assujettissement de la diplomatie française à des intérêts étrangers.

*Jean-Pierre Bois* : Nous sommes allés à Prague en 1741, la plus mauvaise cible! Uniquement afin de permettre à l'Électeur de se faire couronner roi de Bohême.

*Jean Chagniot* : Louis XIV n'aurait pas fait ça!

*Jean-Pierre Bois* : Au lieu de Prague, on aurait pu prendre Vienne!